

NUMÉRO 49 — PARAISSANT TRIMESTRIELLEMENT — SEPT.-DÉC. 1956

PRÉSIDENT : **R. CHABRIER,** 6, rue Albert-Malet - Paris (12e)

SIÈGE SOCIAL : 6, rue de Louvois - Paris (2e) - C.C.P. : 1844-02 Paris

Joyeux Noël — Bonne Année

SOMMAIRE

- **La coéducation des sexes** .... G. Giraud
- **Une bonne idée** .... F. Fels
- **Une promenade à Taussacq** .... A. Videau
- **Croquis Cempuisien** .... H. Martin
- **Vive la France, vive la Bourgogne** .... M. Chabrier
- **La fanfare de l'O.P. à Châtenay-Malabry** .... P. Morel
- **Pentecôte 56** .... M.-L. Robin, J.-J. Barbier, P. Vidal
- **Georges Lamarque** .... M. Marande
- **Un bel exemple** .... G. Lamarque
- **Les Faînes** .... L. Fouilléron
- **Commission Administrative de l'I. D. G. P. : Compte-rendu**

LE CEMPUISIEN

BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES ANCIENS ÉLÈVES DE L'INSTITUTION DEPARTEMENTALE GABRIEL PREVOST

LA COEDUCATION DES SEXES

Suite du livre " Cempuis " de Gabriel Giraud

CONSERVANT une division généralement adoptée en matière de pédagogie, nous envisagerons Cempuis au point de vue de l'éducation physique, de l'éducation intellectuelle et de l'éducation morale. Mais, imbu de cette idée, que tout se tient en matière d'éducation et forme « bloc », nous entendons bien que c'est là seulement un procédé méthodique, commode pour l'exposition.

Il est un point sur lequel nous insisterons immédiatement, avant son ordre, parce qu'il a été considéré comme la caractéristique de Cempuis, et qu'il a paru étrange, pour ne pas dire odieux. Ce n'est, à vrai dire, qu'un côté de l'éducation intégrale, d'une extrême importance sans doute, mais qui ne peut être séparé de l'ensemble : nous voulons parler de la coéducation des sexes (1).

Cempuis fut une grande famille où institutrices et instituteurs, garçons et filles, frères et sœurs, grands et petits, vivaient en commun, participant aux mêmes études et aux mêmes travaux, s'asseyant à la même table et partageant la même nourriture, ayant les mêmes récréations, les mêmes promenades, prenant part aux mêmes plaisirs et aux mêmes joies, menant en un mot la même existence.

On aurait tort de croire toutefois que la coéducation des sexes est une chose si étrange et si absolument nouvelle que certaines personnes se l'imaginent. Elle a été expérimentée longtemps avant l'ouverture de l'Orphelinat Prévost, dans une institution d'éducation très antique et fort connue, que l'on appelle... **la famille.** La nature réunit autour du même foyer des enfants d'âges divers, sans acception de sexe; et ce milieu, néanmoins, a toujours été considéré comme le milieu moral et moralisateur par excellence, comme l'école du véritable dévouement et des saines affections, à cette condition du moins que les éducateurs fussent eux-mêmes des êtres sains et moraux.

Pourquoi ce qui est bon pour cinq ou dix enfants serait-il mauvais pour trente ou bien pour cent ? Voilà ce qu'on peut se demander.

Or Cempuis n'était pas autre chose qu'une **famille sociétaire,** en tout modelée sur la **famille naturelle,** mais sur une de ces familles où les mœurs sont pures et délicates sous la vigilance discrète d'un père et d'une mère capables de donner à la fois le précepte et l'exemple.

Et cette tentative d'étendre au milieu social et général, et particulièrement à l'institution scolaire, cette condition du régime familial, n'est pas non plus l'invention plus ou moins hasardeuse, l'improvisation d'un esprit aventureux, confiant dans sa théorie au point de risquer sur le vif une première expérience.

L'éducation en commun des garçons et des filles n'est une **nouveauté** qu'en France... Étonnant pays que la France, pays où lèvent bien des idées... Mais on ne les cueille que lorsqu'elles ont fleuri ailleurs. Notre esprit national, si brillant et si avancé en théorie, est en pratique si routinier qu'il nous faut attendre que nos voisins aient accueilli une idée de progrès, l'aient largement et longtemps mise à l'épreuve, fait passer en courant usage, et en aient abondamment moissonné tous les premiers fruits, pour nous demander, bien timidement, si nous ne pourrions pas, nous aussi, essayer, oh! mais, dans un tout petit coin !...

C'est notre histoire en toute chose. La coéducation des deux sexes, objet d'étonnement et de suspicion chez nous, est depuis longtemps un fait constant, courant, accepté universellement en Amérique. Et qu'on ne dise pas qu'en cela nos puînés d'Outre-Atlan-

(1) En 1880, aucune loi n'autorisait la coéducation des sexes. Les lois de 1881 n'en disent rien. Il faut donc savoir gré à M. Jules Ferry, alors Ministre de l'Instruction publique et à M. Buisson, Directeur de l'enseignement primaire, d'avoir libéralement toléré la tentative faite à Cempuis.

UNE DATE A RETENIR

SAMEDI 23 MARS 1957

BAL ANNUEL A LA MAIRIE DU XVIII

tique aient agi d'une manière téméraire, ou même simplement bien précipitée, **à l'Américaine**; non pas, tout au contraire. Ils ont procédé avec sagesse et avec précaution. Tous les éducateurs, tous les philosophes et les moralistes ont discuté la chose à fond; et quand, de la théorie, il s'est agi de passer à la pratique, on a conduit l'expérimentation avec tous les ménagements, toutes les gradations, provoquant les enquêtes, contrôlant sévèrement les informations, comparant les résultats à tous les points de vue; on s'est avancé avec une certaine lenteur même, ne risquant un pas en avant qu'après avoir pris point d'appui sur un terrain ferme et sûr.

Ces faits ne sont pas arrivés à la connaissance du grand public, chez nous, où tant de journaux bourrés de bavardages et de petits potins ne trouvent pas une colonne pour la discussion sérieuse; ils ne sont pas restés inaperçus, cependant, dans le monde des éducateurs, des philosophes et des moralistes. Des auteurs en ont traité, dans des livres et des revues. L'Université elle-même et l'Administration en ont pris connaissance. Il y a notamment un document très intéressant, très remarqué, plein de faits et qu'on ne saurait trop citer : c'est le **Rapport officiel sur l'Instruction primaire à l'Exposition universelle de Philadelphie**, par M. Ferdinand Buisson, Directeur de l'Enseignement primaire ; pièce déjà vieille, et dont l'autorité n'a certainement pas été sans influence sur la création de l'Orphelinat mixte à Cempuis.

« Parmi les particularités du régime scolaire américain, la plus célèbre en Europe et peut-être aussi la moins comprise est l'usage **presque universel** de donner en commun la même éducation aux filles et aux garçons : c'est ce que les Américains ont appelé la **coéducation des sexes.** L'école mixte, en Amérique, n'est pas un pis aller; elle est le type préféré ».

Il y a, dit-on, des différences naturelles entre les deux sexes; soit; il ne faut pas les exagérer artificiellement. Les différences normales, voulues par la nature, conséquences des tempéraments et des fonctions, n'ont pas besoin de sauvegarde; l'éducation commune ne peut avoir pour effet de les faire disparaître : le voulût-on, on n'y arriverait pas; et certes, on ne le cherchait pas à Cempuis. Mais cette exagération qui d'une diversité harmonieuse et heureuse fait une opposition tranchée et dure, un contraste hostile, cause de désunion profonde dans le milieu social et dans la famille, sème la défiance et constitue les deux sexes à l'état de guerre perpétuelle où les armes sont d'un côté, la violence et de l'autre, la ruse, cette opposition antinaturelle et immorale qu'ont portée à l'extrême les préjugés sociaux et religieux et qu'entretient soigneusement une éducation systématiquement séparative et divergente ; c'est elle qui doit disparaître, c'est elle que l'on combattait à Cempuis, elle que l'éducation en commun peut atténuer, puis détruire. La séparation des sexes dans la vie sociale et depuis l'enfance tend à faire des hommes brutaux et despotes, des femmes faibles et rusées. **Avoir appris les mêmes choses sur les mêmes bancs, c'est être en voie de s'entendre.** Les rapports journaliers, le rapprochement des enfants des deux sexes à l'école comme dans la famille adoucissent les contrastes, les harmonisent, les corrigent l'un par l'autre. Les garçons deviennent moins brusques moins secs, plus délicats et plus gracieux ; les jeunes fillettes plus franches d'allure et moins légères d'esprit, moins affectées de niaiseries, moins perdues dans les chiffons.

Et d'ailleurs il n'y a pas deux sciences, deux **vérités**, une pour les hommes, et l'autre pour les femmes; il n'y en a qu'une seule pour tout le monde, qu'on peut connaître ou ignorer; mais dès qu'on l'apprend à deux enfants, quel que soit leur sexe, on leur apprend nécessairement **la même chose.**

L'inégalité intellectuelle de l'homme et de la femme est encore, dans l'exagération qu'on y met, un pur préjugé; et si tant est qu'elle ait quelque chose de réel, il faudrait l'attribuer à l'effet héréditaire d'une éducation faite, de génération en génération, en raison même du préjugé. Et cela aussi est fort douteux, pour ne pas dire plus.

« C'est un fait universellement attesté et qui, dans le cours de nos visites aux États-Unis et au Canada, nous a été cent fois confirmé de vive voix par les professeurs américains et étrangers, qu'il est impossible de découvrir une inégalité intellectuelle quelconque entre les enfants des deux sexes; que, pour peu qu'on s'attache à les cultiver, les facultés de raisonnement n'ont pas plus de peine à éclore chez les filles que celles de l'imagination chez les garcons.

« Habitués à vivre côte à côte, ils ne sont pas plus en danger que les frères et les sœurs dans la famille. Moins on affecte de les séparer les uns des autres, moins il y a de mystères et par conséquent de curiosités inquiètes. Enfants ils ne s'étonnent pas d'avoir en commun le travail et le jeu : adolescents, ils continuent de se trouver ensemble sans surprise et sans trouble; ce commerce, aimable autant qu'innocent ne leur étant pas nouveau, n'éveille pas chez eux d'émotions nouvelles. Ainsi se trouve résolu pour l'Américain, par la transition insensible de l'enfance à la jeunesse, un des plus graves problèmes de l'éducation morale. Ce problème, chez d'autres peuples, ne se pose pas pendant la période scolaire; mais il se résout un peu après, avec plus de violence... Les Américains croient mieux faire en employant toute l'enfance à conjurer cette heure d'orage, en prémunissant de bonne heure l'un et l'autre sexe contre les entraînements.

En France, le problème n'est pas posé dans toute son étendue, puisque nulle part non plus qu'à l'orphelinat Prévost la coéducation des deux sexes n'est prolongée au-delà de la première adolescence avant la crise de l'âge, que rien dans cet établissement ne provoquait avant l'heure, que tout au contraire, le régime physique et moral en entier, tendait à retarder jusqu'au moment normal, tandis

que d'autre part la raison prend de l'empire. Mais les Américains ont été plus hardis, si vous voulez, plus logiques. Ce n'est pas à l'enseignement primaire seul, mais à tous les degrés de l'enseignement, ce n'est pas à l'enfance seule, mais à la jeunesse même qu'ils ont étendu les conséquences du principe. Et l'expérience faite, ils n'ont pas eu de raison pour s'en repentir, ce qui les a décidés à continuer.

Les collèges, les universités, les écoles normales sont mixtes en grande partie.

« Mais, dira-t-on, n'est-il pas probable que, dans de telles conditions, des attachements naissent ?

« Nous l'espérons bien ! répliquent nos Américains. Dans quelles circonstances des liaisons pour toute la vie pourraient-elle se former sous de meilleurs auspices ? »

Voilà qui fera bondir telle mère française... la même qui pourtant compte sur les rencontres mondaines du bal ou du théâtre pour marier sa jeune fille... Et il le faut bien, puisqu'il n'y a pas d'autres occasions, chez nous, de s'entrevoir.

L'idée américaine nous paraît plus sage, et au fond moins osée, moins hasardeuse.

« Observons enfin que les Anglais ont déjà accueilli, jusqu'à une certaine limite du moins dans plusieurs de leurs institutions publiques, telles par exemple que l'University College à Londres, l'idée américaine de la coéducation, et ne s'en sont pas trouvés plus mal, au contraire ».

Les Hollandais ont, depuis longtemps, des établissements d'éducation où filles et garçons font en commun leurs études. Enfin les Belges, récemment, ont fondé un orphelinat mixte sur le modèle de celui de Cempuis.

« Mais du moins, objectera-t-on encore, n'est-il pas à craindre que dans ce contact journalier avec des jeunes gens, et d'autre part soumise au même régime intellectuel, recevant les mêmes leçons, la jeune fille ne prenne, même innocemmemt, des allures un peu masculines, en opposition avec la grâce et la modestie qui font l'ornement de son sexe ? C'est encore l'expérience qui va répondre. Et tout justement l'effet de l'éducation en commun a été d'inspirer aux jeunes filles, au lieu d'airs pédants et hardis, une modestie, une réserve, une tenue féminine, sans lesquelles, elles le sentent bien, elles perdraient tout leur prestige aux yeux de leurs jeunes compagnons d'études ».

« Un autre effet de ce même sentiment est de susciter entre jeunes gens et jeunes filles une émulation qui tourne au profit de leurs études, aucun des deux sexes ne voulant se laisser convaincre d'infériorité. Or cette même émulation se fait sentir non pas seulement à cet âge dont nous parlons, mais bien avant, entre garçonnets et fillettes de l'école primaire. A leur insu, les deux groupes réagissent l'un sur l'autre, se provoquent à l'étude, se stimulent, s'entretiennent sans effort une sorte de rivalité permanente qui ajoute à tous les effets de l'émulation individuelle, ceux de l'émulation collective bien plus difficile à créer. Et l'on peut ajouter, bien plus saine, bien plus morale que l'émulation individuelle, qui tourne si facilement à l'envie.

Par cette réflexion, qui nous ramène jusqu'au jeune âge et à l'école primaire, nous rentrons d'une façon toute naturelle dans notre sujet spécial et dans l'examen particulier des résultats obtenus à l'Orphelinat Prévost.

L'expérience de quatorze années faites à Cempuis a eu des résultats qui confirment absolument les observations faites en Amérique, et les conclusions de M. Buisson ; non seulement au point de vue de la moralité, mais encore au point de vue de l'enseignement, la nature humaine ne s'est pas montrée à l'Orphelinat Prévost **autre** qu'en Amérique.

Ce qui frappait les visiteurs à Cempuis et les personnes qui y séjournaient, c'était le visage réjoui, la mine éveillée, la franchise de l'allure et du regard des enfants, fillettes et garçons, c'était leur air de bonté, d'honnêteté, de loyauté, attestant la parfaite sérénité de leurs mœurs.

A l'égard de l'égalité intellectuelle entre les deux sexes, dans la limite où il a été possible d'observer, c'est-à-dire entre cinq et seize ans, la conclusion concorde avec celle que l'on a faite de l'autre côté de l'Atlantique. En examinant scrupuleusement, les éducateurs de Cempuis crurent apercevoir une faible différence d'un côté, puis de l'autre. En somme oscillation légère et finalement, en toutes choses, balance.

Mais, répétons-le, il faut envisager la coéducation des sexes dans l'ensemble ; il faut placer ce puissant facteur moral qui fit l'originalité de Cempuis dans le programme tout entier, dans l'organisation toute entière de cet établissement d'enseignement intégral.

M. Paul Robin et ses collaborateurs s'évertuaient à assurer chez tous les enfants l'équilibre musculaire et cérébral, par l'alternance fréquente et raisonnée des exercices du corps, des jeux, des travaux d'atelier, d'agriculture et de jardinage, des études classiques rendues attrayantes, des récréations artistiques, etc. La chasteté des sens et de l'esprit qu'ils obtenaient n'était pas due à la coéducation des sexes seulement ; elle se rattachait à tout un ensemble de saines habitudes, essentiellement préservatrices, de sobriété, de régularité, de vie laborieuse et normale dans un milieu normal, de goûts moralisateurs pour les plaisirs délicats et les distractions intelligentes.

Cette grande variété d'occupations utiles et agréables, qui met en mouvement toutes les forces vives de l'enfant, prévient une foule de fautes, de chutes morales, auxquelles ne peut que difficilement échapper celui dont le corps est affaibli, énervé par l'insuffisance de soins hygiéniques ou d'exercices physiques, tandis que le cerveau est surexcité par une activité manquant de régulateur pour l'équilibrer.

UNE BONNE IDÉE

▼

Comme beaucoup de gars de l'O.P. j'ai vécu dix ans à l'I.D.G.P. (1932-1942). Dix années de souvenirs et, il faut bien le dire, des bons et des moins bons.

J'ai été, pendant ces dix ans, ce que l'on pourrait appeler en toute modestie, « un fils à maman ». C'est-à-dire que ma mère venait me voir régulièrement et me gâtait de son mieux.

Vous qui me lisez, étiez-vous peut être de ceux-là : « fils à papa » ou « fils à maman ».

Cependant, je pense qu'il est inutile de vous rappeler qu'à l'O.P. il y a toujours eu et il y a encore une minorité de « gars » et de « quilles » comme nous, qui sont ce que j'ai entendu appeler de mon temps : « les sans-visite ». Par exemple : « les sans-visite en rang pour la promenade » disait le surveillant.

Nous les connaissions tous dans nos promotions respectives et il arrive, même maintenant, qu'à l'énoncé de leur nom seulement, nous ajoutions une petite phrase qui en dit long : « Et un tel, qu'est-il devenu?

— Ah ! oui, « même » qu'il n'avait jamais de visite ! ». Début de conversations très courantes dans nos réunions amicales. Conversations qui finissent heureusement très souvent par des rires quand il s'agit de souvenirs Cempuisiens.

Tout ceci pour en venir à une idée que vous ferez vôtre j'en suis certain.

J'ai donc proposé au Comité, il y a quelque temps, comme je vous le propose aujourd'hui à vous tous, amis cempuisiens, de créer la journée des « sans-visite ». Une journée qui serait la nôtre et la leur surtout.

Cette journée serait, d'après moi, une revanche cempuisienne sur la destinée et ses principaux animateurs en seraient surtout les très nombreux sans-visite que nous avons connus.

Le Comité qui devra décider de cette journée aura sûrement besoin de l'avis de ces derniers pour savoir, par exemple, à quel moment de l'année une visite à l'O.P. sera la plus appréciée, et beaucoup d'autres suggestions que ceux-ci sont peut être seuls à connaître.

Serait-ce trop vous demander à tous que de mettre « noir sur blanc » les idées qui vous paraissent bonnes et réalisables? Je me chargerais de la liaison avec le Comité. Ce dernier pourrait utilement établir la circulaire qui en serait la meilleure conclusion.

Francis FELS.



Les « sans visite »

UNE PROMENADE A TAUSSACQ

Octobre 1924

Mes souvenirs ne sont plus assez précis pour pouvoir fixer une date exacte à l'une des premières promenades effectuées à Taussacq sous ma surveillance. Sans doute a-t-elle eu lieu en 1924 ou 1925, et en automne puisque les pommes étaient mûres.

Chargé de la surveillance de l'étude des « **grands** » et du dortoir Nord-Sud, il m'était souvent arrivé d'entendre des doléances relatives à la monotonie et au manque de charme des promenades dominicales. Aimant moi-même les grandes randonnées pédestres, j'approuvais les enfants, sans oser parler de leurs désirs, et lorsque j'insinuais que l'on pourrait peut-être modifier les itinéraires habituels, on me répondait en haut-lieu : « **Et le goûter ?** ». Enfin, après bien des hésitations, à titre d'essai, un dimanche où le temps était beau, on décida de distribuer le pain et la tablette de chocolat, à l'issue du déjeuner. Seuls les grands participaient à la sortie. Nous devions être de retour pour la mise en rangs, avant l'entrée au réfectoire. Nous avions donc plus de cinq heures devant nous, temps largement suffisant pour atteindre le but, y séjourner plus de deux heures et être à l'orphelinat à 7 heures du soir.

Trente ou trente-cinq élèves me précédaient allègrement. Jusqu'à Sommereux, le trajet était archi-connu. Mais, entre Sommereux et le cimetière de Réderies, quelle agréable surprise : un grand talus jonché de pommes, alors qu'elles étaient infiniment rares sur les itinéraires coutumiers (je n'ai pas besoin d'expliquer pourquoi) ! Un ramassage rapide, nouveau rassemblement et jusqu'à la Route Nationale Paris-Calais, pas un seul trainard. Nous quittons alors ce plateau, ligne de partage des eaux de la Seine et de la Somme et arrivons en haut de la côte de Taussacq. Arrêt pour admirer le paysage, réponses aux questions posées. Un peu plus loin nous apercevons le Comble d'Eramecourt et ses **tumulus** en ligne. A nos yeux se présente un paysage riant, accidenté, paré déjà de ses couleurs automnales et l'impatience d'arriver nous fait hâter le pas. Nous nous arrêtâmes à la Butte Baillon, vestige important d'une fortification préhistorique. Certains élèves commencèrent à me questionner sur l'utilisation de cette butte par nos lointains ancêtres. Mais, au bout de quelques minutes, je m'aperçus que mon auditoire devenait moins important. Pendant que je dissertais sur ce sujet qui me passionnait, j'oubliais un peu les devoirs de ma charge et les « **pirates** » (1) de la bande s'étaient « éclipsés » et pataugeaient à une cen-

(1) Pirates : tel était le nom donné aux élèves turbulents.

taine de mètres de là, tout à loisir, dans l'eau claire du ruisseau des Evoissons. Je les grondai bien pour la forme, mais comment résister à la tentation de « **faire trempette** » dans cette onde si limpide et je permis à tous ceux qui le désiraient de goûter à ce plaisir si agréable et surtout si inaccoutumé, mais un peu inquiet tout de même quant à ses conséquences. Enfin, séchage au soleil, courses sur la route. Personne ne se plaint. Marche rapide dans le bois de Pozières. Jeux sur la sorte de lande appelée le Comble d'Eramecourt, visite de la fouille d'un Tumulus exécutée par moi-même l'année précédente. « Clou de la fête » dégustation de cidre bouché sous la tonnelle de cette sympathique auberge du père Leclerc (la Direction de l'O.P. m'avait accordé un crédit de deux francs je crois, qui transformés en 6 ou 7 bouteilles de cidre bouché, me permit de contenter tous ces jeunes gosiers). Au haut de la côte, un dernier regard sur le pays que nous venions de quitter et la belle côte d'Equennes. Tous les enfants étaient ravis et le retour, moins rapide que l'aller se fit pourtant à bonne allure (il y avait sans doute encore des pommes à ramasser avant Sommereux).

Le soir, au dortoir Nord-Sud, on se serait cru dans un immense clapier. De mon lit j'avais l'impression d'être entouré de rongeurs : c'étaient les dernières pommes qui disparaissaient. Nuit calme, pas d'enrhumés le lendemain, malgré l'imprudence des amateurs d'eau courante et ardent désir de recommencer bientôt la même promenade, beaucoup plus attrayante sans doute que les sorties route de Grandvilliers ou à la Cavée de Thieuloy.

A. VIDEAU.

CROQUIS CEMPUISIEN

Quel plaisir de lire l'article de M. Lesprit, dans le numéro de Mars 1956!

Je l'ai bien connu, étant entré à l'O. P. en 1893 et sorti après son départ, en 1900.

Bien trop jeune pour suivre ses cours, c'est avec Mme Lesprit, à la maternelle, que je fis mes premiers pas scolaires.

J'ai gardé un sentiment affectueux des années passées avec eux.

M. Lesprit (son nom le qualifie admirablement), malgré sa haute stature, ne nous faisait pas peur. Au contraire, nous goûtions ses réflexions pleines d'humour, ses remarques pince-sans-rire dont voici un exemple.

Il lui arrivait de surveiller nos repas. Un soir qu'il circulait entre les tables, comme j'avais soif, j'adressai à Marie Mouton (qui, avec sa belle toison, portait bien aussi son nom) cet appel, un peu bref: " Marie, la carafe!" en lui indiquant la carafe d'eau.

M. Lesprit, qui se trouvait derrière moi, dit : " Marie la Carafe? Je ne connais pas cette élève! C'est probablement une nouvelle ? Où est-elle ? ".

En parlant de M. et de Mme Lesprit avec Marcel Marande, celui-ci m'apprit qu'ils étaient retraités à Joinville-s.-Marne dans la Haute-Marne.

Je m'arrêtai, souvent, dans cette ville, pour visiter un de mes clients.

Un samedi soir, comme je regagnai Valenciennes, je descendis à l'hôtel, à Joinville, pensant voir M. et Mme Lesprit, le lendemain.



Qui est Marie la Carafe?

Je demandais à l'hôtelière si elle connaissait M. Lesprit un ancien professeur?

Elle me répondit qu'il était très connu à Joinville, par ses articles, ses conférences et elle ajouta : "C'est un homme très intelligent (je n'en doutais pas). Venez voir où il demeure. Tenez, regardez, sur le même trottoir, au tournant de la route de Saint-Dizier, dans ce groupe de maisons".

Le lendemain, je quittai l'hôtel à 7 heures du matin. Mais, devant rentrer à Valenciennes avant midi, il ne m'était malheureusement pas possible, à mon grand regret, de m'arrêter en route (je me promis seulement de revenir bientôt à Joinville).

En passant devant le groupe de maisons, je ne voulus pas réveiller M. et Mme Lesprit de si bon matin.

Toutefois, je ralentis l'allure, pour me permettre de penser encore une fois à eux; et, en souriant, je me rappelai la petite anecdote de Marie la Carafe!

Henry MARTIN.

Vive la France, Vive la Bourgogne



Un petit village du Châtillonnais, une auberge accueillante, fraîche, confortable, le gîte rêvé après la longue étape, qui nous mena sans escale de la rude Auvergne à ce coin vallonné et boisé, cher à mon cœur (il me vit naître). Les valises montées à la chambre, le visage débarrassé de la poussière de la route, nous faisons une entrée — que je voudrais calme et discrète, mais avec Yves, vous pouvez y compter! — dans la vaste salle à manger rustique : haute cheminée surmontée d'une impressionnante hure de sanglier, armée de défenses respectables, tableaux de chasse aux murs, lumières doucement voilées. Nous nous asseyons devant une table qui promet d'être généreuse. Le temps qu'on apporte les plats, je fais d'un regard rapide un discret tour d'horizon pour avoir un aperçu des silhouettes des dîneurs. Ce sont, comme nous, des vacanciers sur le retour (sans allusion fâcheuse), quelques enfants rompus de fatigue, les yeux bouffis, les membres épars ayant perdu toute retenue; un couple de jeunes (oh! on se dévore des yeux, c'est du tout neuf) enfin, un trio original.

C'est un prêtre anglais — que j'ai d'abord pris pour un pasteur à cause du col blanc rigide dépassant le sévère costume noir — et deux jeunes gents sortis tout droit de Cambridge ou d'Oxford — ses neveux, nous a-t-on dit plus tard. L'allure générale du groupe, la figure réjouie aux rondes lunettes du clergyman nous promettent quelque diversion. Mais de là à... attendez la suite. La petite serveuse porte à leur table le premier plat. La face hilare et cramoisie de notre bonhomme se penche sur le mets appétissant, ses mains se joignent, il ferme les yeux, il respire avec force, enfin levant un regard extasié, il trace au-dessus du plat débordant, un large signe de croix. Immédiatement ses jeunes... "servants" font de même. Nous nous regardons tout trois, Maman, Roger et moi, déjà passablement amusés. Nous attaquons nous-mêmes notre repas. Un bruit bizarre nous incite à tourner, à nouveau, la tête. C'est notre "pasteur" qui engouffre avec une vélocité déconcertante son plat d'œufs durs : one, two, three (cette fois, la fourchette levée, nous cessons toute déglution)... et de 5 et de 6 — il va étouffer, c'est sûr — et de 8... ça y est, il en a englouti huit, et la mayonnaise avec!!! Maintenant, il râcle le plat, pousse un soupir à éteindre les chandelles, refait son signe de croix et rit aux anges. Les deux neveux semblent moins affamés, tout en faisant quand même honneur au service. Leur buste raide, leurs gestes mécaniques font un tel contraste avec le laissez-aller tout réjoui de l'autre, que le tableau vaudrait d'être croqué (sans jeu de mots!). Tout à coup, notre homme se lève, se déploie plutôt. Comme il est grand! Sa joviale rotondité ne nous laissait pas sup-

poser une stature aussi élevée. Il entraîne dans son sillage ses deux comparses, minces comme des sardines, et, à grands pas, tous trois se dirigent vers le chef cuistot, patron de l'auberge, qu'on aperçoit sur le seuil de sa cuisine, pour le gratifier d'un shake-hand à briser ses jointures ! Large et court, le nez bourbonnien, ses longs cheveux blancs frisant sous le haut bonnet immaculé, le chef a un type d'aubergiste-traiteur d'antan, très caractéristique.

Il reste interloqué la main inerte, tandis que le trio regagne sa table. On apporte le plat suivant : un coq au chambertin dont le fumet chatouille la narine. Le volatile est absorbé avec le même appétit glouton, la même jouissance dans la dégustation ; ensuite, même soupir et... même levée en masse en direction des cuisines. Cette fois, le fou-rire secoue la salle, on n'a plus à se gêner devant une telle cocasserie. De temps à autre, notre "saint pêcheur" appelle la servante à grands gestes quand il la voit verser vins ou liqueurs dans les verres des dîneurs. Et, chaque fois, il lance avec un accent inimitable : « Pour nous, la même chôôôse !.. ». Et hop, le Volney fruité et la sirupeuse prunelle cascadent de concert dans le gosier blindé de notre phénomène.

Combien de bouteilles, de flacons ventrus ou plats, combien de plats fumants ou glacés défilèrent sur la table, combien de signes de croix bénirent les mets ; je ne saurais le dire, combien de fois nos trois comiques se précipitèrent aux cuisines pour serrer avec vigueur la main douloureuse du malheureux chef, nous n'avons pas compté ! J'oubliais de dire qu'à chaque verre levé, notre anglais rubicond criait d'une voix tonitruante :

« Vive la France, vive la Bourgogne ! »

Enfin, repu, nageant dans la félicité, le fils d'Albion quitte la salle pour tout de bon suivi de ses inséparables acolytes — fait quelques pas à peine hésitants, porte à sa bouche une vieille pipe culottée témoin de combien d'autres agapes ? Et, sur le seuil, se retournant, bombant le torse, d'un geste large bénissant l'assistance, susurre : « Je souis presque saôul ! Vive la France, vive la Bourgogne ! ».

Comme attraction, ce fut réussi ! Le spectacle était, ce soir-là, vraiment dans la salle.

Chaque fois que nous en parlons, entre nous, le fou-rire nous reprend.

Chaque fois que notre Yves boude le potage, je lui dis « une cuillérée pour l'Anglais de l'auberge, une pour le neveux ! ». Et notre galopin de rire de si bon cœur à ce souvenir qu'il avale sa soupe sans histoire.

Marcelle CHABRIER

Vive la France, Vive la Bourgogne !

LA FANFARE DE L'O. P. A CHATENAY-MALABRY

La présence des enfants de la Fanfare dans notre commune fût le gros succès de la fête des écoles de Châtenay. Tous nos fanfaristes ont joué comme à l'accoutumée d'une façon admirable et ils ont été très applaudis.

J'ai l'impression que sans leur présence et sans la participation de la philharmonie de Châtenay dirigée par notre camarade Yves Wolf, la Kermesse des parents d'élèves n'aurait présenté qu'une partie musicale sans intérêt. Tous les cempuisiens présents, y compris moi-même, étions très heureux d'avoir participé à la venue de nos jeunes camarades, en comblant le déficit occasionné par le changement, au dernier moment, des prix de transport établis par la compagnie des cars de Beauvais. La municipalité de Châtenay qui est déjà une commune dortoir, et dans un déficit constant, avait arrêté tous les comptes de cette Kermesse, et n'aurait pu faire face à cette augmentation de tarif. Il manquait 18 000 francs pour faire venir nos jeunes fanfaristes à la Kermesse de Châtenay. Ces 18.000 francs ont été rapidement trouvés parmi la famille cempuisienne, sachant que c'était pour assurer un déplacement de la fanfare et que les sorties sont toujours attendues avec impatience et accueillies avec une grande joie par nos jeunes camarades musiciens. Donc, grâce à notre aide, la Fanfare a pu effectuer une agréable sortie et jouer pour une kermesse d'école laïque ; elle a aussi permis à M. Aubertin de percevoir pour le compte de la caisse fanfare, un petit cachet offert par le comité des parents d'élèves qui dirigeait la Kermesse.

A midi, un très bon repas leur fut servi aux écoles Léonard de Vinci et avant le départ, chacun apprécia un copieux goûter offert par la mairie de Châtenay.

Non, nous ne regrettons pas notre participation pécuniaire qui permit le déplacement de la fanfare de l'O. P. et si l'occasion se représentait ce serait de grand cœur que nous renouvellerions notre geste.

La municipalité n'arrivait pas à comprendre comment des enfants aussi jeunes, pouvaient jouer d'une façon aussi magnifique et le conseil d'ajouter : Il faut qu'ils reviennent nous voir et les faire entendre à nouveau à une prochaine fête scolaire.

Puis ce fut le départ. Tous les cempuisiens présents, entr'autres Mme et M. Young, Raton, Germaine Buriez et son mari chantent la marche des cempuisiens, tandis que l'autocar démarre ramenant nos joyeux et jeunes virtuoses à l'O. P.

Pour nous, ce fut une excellente journée qui se terminait dans une parfaite ambiance cempuisienne et qui prouvait, une fois de plus qu'on ne fait pas appel en vain à la fraternité cempuisienne.

Pierre MOREL.

PENTECOTE 1956

Nous nous excusons auprès de nos camarades : Marie-Louise Robin, Paulette Vidal et J.-J. Barbier, de ne donner que des extraits de leur compte-rendu de la fête de la Pentecôte et de leurs discours. L'abondance des matières nous oblige à tronquer leurs écrits.

Marie-Louise Robin passa en ces deux jours de Pentecôte, un séjour charmant, et c'est le cœur gros, qu'elle vit arriver la fin de ces journées de fête Cempuisienne...

Mais lisez-plutôt :

C'est l'heure fatidique, dernières accolades, un peu de nostalgie. La séparation à la Gare du Nord, mes pérégrinations à travers Paris puis mon retour dans mon foyer.

Le voyage est terminé. Une pensée émue à nos camarades qui n'ont pas la possibilité de se joindre à nous, certains paient un dur tribut à l'existence.

Comme tout transfuge qui cherche un point d'attache deux villages me sont également chers, qui n'ont de commun que la vie paisible que l'on y mène. Si différents par leur site et leurs coutumes, l'un dans la plaine Picarde où mon enfance déshéritée à trouvé un refuge, une famille ; l'autre, en pays wallon, au fond d'une vallée où coule un romantique petit cours d'eau et où mon destin s'est fixé ; bien souvent mes pensées s'envolent vers l'autre lieu et j'espère, à l'occasion d'autres Pentecôtes renouer au milieu de notre grande famille Cempuisienne, les liens fraternels de mon enfance.

Marie-Louise ROBIN



Pentecôte 1956 - Rendez-vous des Cempuisiens. Gare du Nord - Grandes lignes

Notre camarade Jean-Jacques Barbier après avoir excusé l'absence de notre Président Roger Chabrier et de notre secrétaire Marcel Vigneron s'adresse à tous les camarades présents et leur dit notamment : Je tiens à remercier, en votre nom à tous, M. le directeur et Mme Contini de l'accueil cordial qu'ils nous réservent en ce dimanche et en ce lundi de Pentecôte, comme ils le font, d'ailleurs, tous les ans.

Merci également à M. l'économe, et à tout le personnel cuisinier, serveuses et femmes de service, enfin, à tous ceux qui ont contribué de près ou de loin, à la préparation et au succès de cette fête.

Puis Jean-Jacques adresse une pensée fraternelle aux absents :

Mais si nous avons pu venir, aujourd'hui, à l'Institution, songeons que des Cempusiens s'en éloignent tous les jours : ils quittent la métropole pour regagner l'Algérie. Notre Amicale n'est pas une société fermée aux bruits extérieurs, indifférente aux événements qui agitent notre pays. Des camarades des classes 1953, 1er contingent, 1952, 3e et 2e contingents ont été rappelés ou sont sur le point de l'être. Nous vous prions de signaler leur nom et leur adresse, si vous la connaissez, aux membres du Comité, afin qu'une aide pécunaire et morale leur soit apportée.

Je ne manquerai pas de terminer par les recommandations habituelles. J'ai dit, tout à l'heure, que M. le Directeur et Mme Contini s'efforcent de bien nous recevoir. Cela nous crée quelques petites obligations. D'abord, celle de surveiller nos propos et nos faits et gestes qui sont enregistrés, dans leurs moindres détails, par nos cadets. Souvenons-nous du prestige qu'avaient, à nos yeux, les « Anciens » quand nous étions encore pensionnaires. Soignons donc, dans l'établissement, notre langage et notre tenue.

Nous avons, également, l'occasion de parler familièrement aux grands élèves, aux « sortants » notamment, de la vie à Paris. Faisons-le en toute objectivité, en montrant les avantages mais aussi les inconvénients de l'existence qui les attend.

En ces deux jours de fête, nos jeunes camarades ont ainsi l'occasion de prendre directement contact avec l'Association des Anciens Élèves. Je trouve cela fort bien car j'estime que l'Association est le prolongement naturel, l'aboutissement, en quelque sorte, de l'Institution. Celle-ci doit se continuer dans celle-là.

Pour conclure, je voudrais formuler un vœu. L'Institution compte, actuellement, un peu plus de 200 enfants. Son effectif gravitait autrefois, c'est-à-dire avant la guerre, autour de 300. Notre Amicale se compose, elle, d'environ 400 membres. Or, chaque année, des promotions de quinze à vingt élèves quittent Cempuis, ce qui signifie que ce chiffre de 400 est trop faible en regard de ce qu'il pourrait être. Efforçons-nous donc de recruter de nouveaux adhérents. Invitons-les, s'il se peut, à grossir nos rangs et à assister, nombreux, aux manifestations cempuisiennes. Je souhaite donc, et ce sera mon dernier mot, prospérité et à l'Institution et à l'Association.

J.-J. BARBIER.

Le lundi notre amie Paulette Vidal, au cours de la cérémonie aux morts devant la plaque de nos chers disparus, prit la parole au nom des anciens élèves ; elle rappelle que : C'est un devoir pour nous, chaque année, de rendre à la mémoire de nos morts, un émouvant hommage. Mais cet hommage, si sincère soit-il, ne serait rien s'il n'était pour nous aussi, un engagement de fidélité, aux dernières pensées, j'en suis sure, de nos camarades, au moment de leur mort.

Mettons donc tout en œuvre, chacun selon nos moyens pour que la fraternité règne entre tous les hommes, pour que reviennent vite dans leur foyer tous ceux d'entre nous, qui encore, se trouvent engagés dans un conflit armé, pour que jamais plus d'autres noms ne viennent s'ajouter à une liste déjà trop longue.

Recueillons-nous tous pendant quelques instants en souvenir de tous nos chers disparus.

Paulette VIDAL.

GEORGES LAMARQUE

●

Aujourd'hui nous avons à déplorer le décès d'un bon Cempuisien, que tous nous connaissions bien pour l'affection, nous dirons même l'amour, qu'il a toujours conservé pour Cempuis et tous les Cempuisiens sans distinction de promotion : Georges LAMARQUE.

Décédé le 13 août, ayant auprès de lui sa sœur Jeanne, Cempuisienne elle aussi, qui a été la compagne de toute sa vie, ayant renoncé à tout pour le soigner et le soutenir au cours d'une existence de maladie contractée à la guerre 1914-18 qui ne lui permettait plus d'assurer son existence par un travail suivi, et recevant une pension très minime.

Nous présentons à notre camarade Jeanne, nos condoléances les plus sincères, les plus émues. Que l'amitié Cempuisienne puisse, dans la mesure du possible, soulager la peine qu'elle ressent par la perte de son frère bien-aimé.

Georges Lamarque était né le 29 novembre 1889. Entré à Cempuis en mars 1896 où déjà, s'y trouvaient ses deux sœurs, dont l'une décédée à Cempuis.

Il en sortit en novembre 1905, après avoir fait son apprentissage de typographe.

C'est en décembre 1921 qu'il se présenta comme candidat et fut élu au Comité de l'Association où il occupa le poste de secrétaire-adjoint qu'il conserva jusqu'en 1926, où, malade, il donna sa démission. Mais on peut lire dans les Cempuisiens, parus entre 1917 et 1929, de nombreux articles et compte-rendus signés de son nom.

En 1933, ils partirent tous deux en province où, pensaient-ils la vie serait plus facile qu'à Paris ; tout d'abord dans l'Yonne, près de Sens, puis à Eu, où ils se rapprochaient d'une amie de toujours : Lucienne Créancier.

Ce n'est qu'en 1955 qu'il obtint une révision de pension, réclamée depuis longtemps, améliorant de beaucoup, une situation extrêmement précaire.

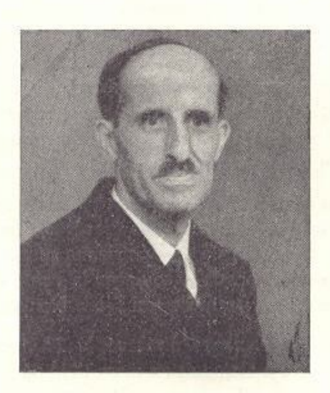
Usé par un paludisme qui ne lui laissait aucun répit, il profita peu du calme retrouvé et c'est, assisté de sa sœur si dévouée, et de Lucienne Créancier (Mme Boissel), qu'il quitta cette vie supportée par lui avec une philosophie et une patience admirables.

Je ne lirais plus ses lettres si intéressantes et bonnes. Malgré ses misères, jamais il n'a été ni amer, ni révolté. Il avait un souci : celui d'être toujours utile à quelqu'un, et nombreux sont les Cempuisiens qui ont reçu de lui le secours d'un appui moral et d'une amitié sans borne.

C'est le cœur serré que je lui dis adieu, et que je demande à Jeanne de croire toujours à notre attachement à son souvenir.

M. MARANDE.

La nouvelle présentation du Bulletin avait retenu l'attention de notre camarade Georges LAMARQUE au point que, quelques jours avant de mourrir, il avait décidé de



recollaborer à la rédaction de notre journal et déjà il envoyait un petit article que nous publions d'autre part.

Il est particulièrement émouvant d'annoncer la disparition de notre ami au moment ou nous imprimons les dernières lignes écrites de sa main.

Sa dernière pensée aura été pour ses camarades, ses frères et sœurs Cempuisiens.

Un bel exemple

Dans tout groupement il y a les militants animés du feu sacré de la foi, en leur mission, ils dirigent, entraînent la masse des adhérents. C'est sur eux que repose la bonne marche de la société, dont ils sont comptables.

Notre amicale obéit à cette loi.

Nous avons connu, Georges Loiseau président de notre société, bon papa représentant bien la société des anciens élèves de l'O.P. il a su la mener avec sagesse. Nous avons fait partie de son comité. Puis, Albert Urban, tout aussi représentatif, a donné une impulsion, nouvelle à l'Amicale. Nous avons collaboré sous sa Direction. Bon camarade, compréhensif, au parler franc, quelque peu autoritaire, mais ayant le sens des réalités. Albert Urban a bien mérité de l'Amicale.

Son successeur, Marcel Marande, mérite une mention spéciale. Notre camarade et ami, pendant un demi-siècle a donné le meilleur de lui-même. Faisant partie de notre comité dès sa sortie de l'O.P. en 1905. Secrétaire, il a, non seulement consigné les procès-verbaux des réunions du comité, des assemblées générales, mais, aussi, écrit de nombreux articles, les composant au besoin. Toujours sur la brêche, venant en aide par la plume, par la parole et surtout par des actes généreux et discrets. Marcel Marande a empli sa vie d'un magnifique tissu d'actions dignes d'être signalées.

Nous n'oublions pas d'associer Thérèse Marande, la dévouée compagne de notre ami. Nous tous, cempuisiens, nous avons été à même de voir Thérèse à l'œuvre. Nul n'a frappé à la porte de nos amis, sans y être reçu, gentiment, simplement, en frère. Pendant la première guerre mondiale Thérèse, s'est dépensée, sans compter, aidée en cette belle émulation, par notre bonne camarade Louise Fouilléron.

Colis, mandats, lettres fraternelles encourageantes, c'était leur domaine. Vous souvenez-vous, amis cempuisiens, quand dans les petits postes avancés, les tranchées, au repos, nous recevions, telles de douces messagères, ces marques de sympathies, d'amitié, d'amour fraternel. Ce réconfort moral nous vint souvent en aide.

L'exemple de Marcel et Thérèse Marande est à suivre, il y a tellement de camarades dans le besoin à secourir, c'est la raison d'être de notre amicale. Nous constatons, avec un réel plaisir, le bon état d'esprit qui règne au sein du comité de l'association. Nos jeunes camarades cempuisiens sont animés d'un zèle louable. Leurs efforts semblent couronnés de succès.

Nous conseillons, aux jeunes sortants de cette promotion et des autres, à venir grossir les rangs de notre amicale. Que chacun de vous s'ingénie à détecter les camarades gênés, malades, chômeurs, etc... Signalez les cas connus le plus tôt possible au comité qui fera le nécessaire, dans la mesure de ses moyens. Il ne devrait pas y avoir de malheureux, chez nous, ne sommes-nous pas une grande famille ?

En terminant cet article nous conseillons aux jeunes d'écrire au moins une fois l'an aux anciens maîtres. Vous leur devez beaucoup. Ils ont formé votre cœur, votre goût. Ils ont fait de vous des femmes et des hommes capables de s'orienter dans la vie, de débuter dans les meilleures conditions.

Au comité, vous faites du bon travail, vous êtes dans la bonne voie. A tous nous envoyons nos fraternelles félicitations.

Bravo pour la présentation du bulletin.

J. et G. LAMARQUE

LES FAINES

C'était le 21 octobre, jour faste de l'année où nous accueillons parmi nous, à l'amicale, les jeunes sortants de Cempuis.

Vous connaissez l'ambiance : bruyante, fraternelle, joyeuse, avec les acclamations pour les arrivants tardifs, les « revenants ».

Nous étions moins nombreux cette année ? Ce qui pourrait choquer s'explique : prévenus trop tard, beaucoup sans doute, avaient d'avance disposé de leur journée ; et tant de visages que nous sommes accoutumés à voir, ponctuellement, à cette occasion, nous manquaient plus que je saurais le dire.

Je pense bien qu'un des jeunes vous donnera un fidèle compte rendu de la réunion, très réussie à tous points de vue, comme d'habitude.

C'est d'autre chose que je voudrais vous entretenir.

Nous étions au début du repas. Les jeunes à la table du milieu comme toujours. Soudain, l'un des sortants, dont je regrette de ne pas savoir le nom, se lève et commence le tour des tables des anciens. Il tenait à la main un petit sac de toile blanche, bien rebondi. Il y puisait à main précautionneuse (nous étions nombreux et le sac n'était pas très grand) déposait auprès de chaque convive un petit tas de... devinez quoi ? Des faines. Et le cri émerveillé jaillissait de toutes parts.

Dites, vous vous en souvenez tous du gros hêtre « le fainier » pour les petits, qui nous dispensait si généreusement les coques vertes que nous brisions avec tant d'entrain, pour découvrir, dans leur retraite ouatée de blanc, les petits fruits triangulaires gainés de satin brun qui faisaient nos délices.

Qu'il avait fallu de patience, de renoncement à sa gourmandise, pour remplir le petit sac blanc, en pensant chaque fois à la joie des anciens, au reçu du menu cadeau, tout chargé d'affection, du désir d'offrande.

Vous voyez bien que j'ai toujours raison quand je fais confiance aux jeunes, quand je veux croire, quelles que soient les apparences, que l'esprit Cempuisien survit, toujours aussi vivace.

Merci, mon jeune camarade, merci mille fois pour les faines.

L. FOUILLÉRON.

cps n°49 5°série
jaquette p.3

COMMISSION ADMINISTRATIVE

de l'Institution Départementale Gabriel Prévost à Cempuis (Oise)

Compte-rendu de la séance tenue à l'Hôtel de Ville de Paris le 26 avril 1956

MEMBRES PRÉSENTS

MMES BARJON, BECOURT-FOCH, MM. ASTIER, BOISSEAU, GIRAUD, SALLES, *Conseillers Généraux de la Seine ;*

M. LANÇON, *Directeur Adjoint, chargé des Services Sociaux et Médicaux de l'Enseignement ;*

M. REBIS, *Administrateur, représentant M. le Directeur des Beaux-Arts et de l'Architecture ;*

M. ROGER, *Administrateur, Chef de Bureau des Internats départementaux d'Enseignement ;*

M. CHABRIER, *Président de l'Association des Anciens élèves de l'Institution G. Prévost ;*

M. DANVILLE, *Délégué de la Chambre syndicale de la menuiserie ;*

M. DESMERGER, *Ingénieur.*

MEMBRE EMPÊCHÉ

M. PIOBETTA, *Inspecteur Général de l'Instruction Publique, Directeur des Services d'Enseignement de la Seine.*

ASSISTAIENT ÉGALEMENT A LA SÉANCE

MME le Docteur MENGIN, *Inspecteur Régional de l'Hygiène Scolaire et Universitaire ;*

M. CROIZIN, *Inspecteur Général de l'Enseignement Manuel et Technique ;*

M. GAUTIER, *Architecte ;*

M. MARTIN, *Ingénieur divisionnaire du Service des Installations Mécaniques ;*

MLLE LAURIÈRE, *Assitante sociale principale ;*

M. CONTINI, *Directeur de l'Institution G. Prévost ;*

M. DEROUFFET, *Économe de l'Institution G. Prévost ;*

MLLE RENAUD, *du bureau des Internats départementaux ;*

M. GAILLARD, *du bureau des Internats départementaux ;*

MME RENAUD, *Agent supérieur du bureau des Internats départementaux, secrétaire de la Commission.*

La séance est ouverte à 15 heures sous la présidence de M. LANÇON, en l'absence de M. PIOBETTA, empêché.

M. LANÇON exprime les souhaits de bienvenue à Mme BECOURT-FOCH, nouveau Membre de la Commission et donne la parole à M. CONTINI, Directeur de l'Établissement.

Compte-rendu d'activité de l'Établissement depuis la dernière séance :

M. CONTINI après un bref rappel des origines de l'Institution, de son caractère et de son but, expose la situation actuelle des effectifs scolaires (196 internes et 23 externes au 1er octobre 1955), donne lecture aux Membres de la Commission des résultats obtenus au cours de l'année scolaire 1954-1955 : résultats scolaires, activités sportives et artistiques, et rend compte du fonctionnement des colonies de vacances organisées au cours de l'été 1955. La situation sanitaire à l'établissement est satisfaisante.

M. CONTINI cite ensuite les chiffres du compte de gestion 1955 en recettes et en dépenses (un tableau est distribué aux Membres de la Commission).

Le prix de revient journalier de l'Établissement pour 1955 s'établit à 861 F compte tenu de la perception des allocations familiales, compte non tenu des recettes à provenir des produits et revenus divers.

M. CONTINI passe ensuite au compte de l'exploitation agricole et horticole pour la même année.

L'exploitation de la ferme fait apparaître un excédent de recettes de 302 219 F alors que le compte du jardin est déficitaire.

M. CONTINI remercie les Membres du Conseil Général pour le vote des crédits ayant permis l'achat de machines-outils pour les ateliers et la modernisation du cabinet dentaire.

Utilisation des crédits de l'allocation scolaire :

M. CONTINI énumère les achats qui ont été effectués à ce titre au cours de l'année 1955.

MM. les Conseillers font observer qu'ils souhaitent que ces crédits soient réservés à améliorer la vie de l'internat, à apporter aux enfants des distractions nouvelles et efficaces. Ils se préoccupent également du renouvellement des volumes de la bibliothèque scolaire, et demandent l'achat d'œuvres nouvelles correspondant aux aspirations des élèves. M. CONTINI précise que c'est en ce sens que l'Administration procède à l'achat de nouveaux livres.

Sont ensuite évoquées les difficultés venant du fait que trop d'enfants sont retirés de l'Institution par leur famille dès l'âge de seize ans, c'est-à-dire avant que l'enfant ait reçu une formation professionnelle suffisante pour lui permettre de gagner décemment sa vie. Compte tenu de la législation actuelle, l'Administration n'a pas de moyen légal de refuser le retrait des enfants après l'âge de quatorze ans, elle s'efforce de persuader les familles qu'il est de l'intérêt de l'enfant de rester à l'Etablissement, le recrutement scolaire de l'Etablissement, uniquement par des orphelins, strictement conforme à l'esprit de la fondation, permettrait peut-être de résoudre ce problème. L'exemple de l'Assistance publique, à cet égard, est instructif.

L'Association des Anciens Élèves aide efficacement les sortants. M. LANÇON félicite son si actif, si dévoué Président, M. CHABRIER, pour cet action qui complète si utilement celle de l'Administration.

Le problème du recrutement de surveillants ou maîtres d'internat qualifiés est ensuite soulevé. Plusieurs études ont été faites à cet égard sans qu'une solution satisfaisante ait pu, jusqu'à présent, être retenue.

Travaux :

La parole est donnée au représentant de M. le Directeur de l'Architecture et des Beaux-Arts.

M. REBIS rappelle le programme des travaux crédités au cours de l'année 1955 et rend compte de l'état de ces travaux ; la réfection de plafonds (infirmerie, bâtiment Tournaire), est terminée, la production d'eau chaude est assurée dans ce dernier bâtiment.

Doivent être notamment exécutés au cours de l'année 1956 les travaux suivants :

— Aménagement en classe du passage situé à droite de la cour d'honneur.

— Fermeture de la galerie, préau.

— Aménagement du bâtiment « C » (modernisation).

Les crédits seront délégués dès que le visa du C. F. aura été obtenu.

Au titre du programme à présenter pour l'année 1957, il est proposé à la Commission de retenir, outre les travaux de grosses réparations et d'entretien, les projets suivants :

— Aménagement d'une cour pour les petits ;

— Création d'un dortoir pour les grandes filles à l'infirmerie, et aménagement d'un foyer dans le dortoir actuel;

— Aménagement d'un stade sur le terrain de jeux.

Ce programme est également retenu par la Commission.

M. LANÇON signale alors l'effort en cours concernant l'équipement et le rééquipement de l'établissement. Cet effort contribuera à rendre l'établissement à la fois plus aimable et plus confortable pour les enfants.

Le matériel du réfectoire dont les cloisons ont été aménagées, doit être changé incessamment ; le remplacement de la literie est en cours de réalisation.

Questions diverses :

L'an dernier a fonctionné, à CEMPUIS une colonie de vacances composée d'enfants des écoles départementales de VITRY. Au cours de l'été 1956, deux groupes de cinquante enfants seront hébergés à CEMPUIS.

L'ordre du jour est épuisé.

La séance est levée à 17 heures.

cps n°49 5°série
jaquette p.4

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

13 JANVIER 1957 A 14 H 30
ECOLE : 6, RUE DE LOUVOIS - PARIS-2e

Composé et imprimé
par les élèves du Cours Complémentaire
Industriel du Livre
5, rue Madame - Paris-6

NOUVEAU SIÈGE SOCIAL : École de Filles, 19, rue de l'Arbre-Sec - Paris-Ier

Mlle CADOU, Assistante sociale de l'Association assure une permanence : les jeudis de 18 h 30 à 20 heures 19, rue de l'Arbre-Sec (Ecrire à cette adresse en cas de nécessité).